

T. S. Eliot

## La terre vague

traduit par Michel Vinaver

J'avais dix-neuf ans et suivais, pendant l'été 1946, à Wesleyan University, Middletown (Connecticut) un cours de Newton Arvin sur la poésie américaine contemporaine. Découverte de *The waste land*. Big bang. L'année suivante, retour en France, je traduis, ce travail dur à peu près un an. Puis je découvre la traduction de Pierre Leyris, que publie Le Seuil en 47. Il me paraît qu'il ne peut pas y avoir plus grande différence de « rendu » qu'entre ces deux traductions ; que leur coexistence en édition se justifierait. Mais ma traduction reste inédite (jusqu'à ce jour).

En tant qu'écrivain de théâtre (ce que j'ai commencé à être en 55) la rencontre avec *The waste land* a été, je le sais aujourd'hui, fondatrice. Beaucoup plus qu'une influence. Longtemps je suis resté sans avoir conscience que *The waste land* m'habitait. Plus exactement, je l'habite. C'est ma maison. En dire plus est difficile. Ce qui fait partie de cette « habitation », c'est la primauté du rythme par lequel il y a poussée vers le sens ; c'est le traitement contrapuntique d'une multiplicité de thèmes autonomes ; c'est la prééminence des thèmes sur les éléments d'intrigue ; c'est le mouvement donné aux thèmes pour qu'ils s'entrechoquent ou se frottent les uns aux autres jusqu'au point de fusion, plutôt qu'un mouvement d'enchaînement causal ; c'est l'antériorité de la parole, les personnages se constituant à partir de l'éruption du tout-venant des mots ; c'est l'émergence à tâtons d'une structure partant à la découverte d'elle-même plutôt que la mise en place d'un cadre préexistant (un sujet, une situation, des personnages) ; c'est le niveau moléculaire où la jointure se fait entre le plus universel et le plus trivial, entre le mythique et le quotidien, entre le plus ancien et l'absolument actuel — sans passage par la métaphore et encore moins par l'allégorie ; c'est la composition par juxtaposition d'éléments fragmentaires et réfractaires, plutôt que par développement ; c'est la pratique de l'assemblage, du collage, du lacérage ; et c'est aussi une indigence verbale, le dos tourné au beau langage, à l'ornement. Le lecteur (le spectateur) est invité à se faire son chemin dans cette matière en formation dont les boucles ne se ferment pas, à laisser se faire pour lui-même les connections qui lui conviennent à partir d'une pluralité indéterminée de possibilités.

Toutes choses qui peuvent sembler se prêter davantage à l'exercice de la poésie qu'à celui du théâtre, la forme dramatique étant sujette à des contraintes particulières — et pour commencer la présence sur un plateau d'un nombre fini d'acteurs exigeant chacun une continuité dans la ligne de son action. Mon travail d'écrivain de théâtre n'a cessé d'être une mise en tension des contraintes de la scène sur la poétique d'Eliot telle qu'elle s'est incarnée pour moi dans *The waste land*, une fois pour toutes.

\*

Le poème d'Eliot, dans sa version originale en anglais comme dans la traduction française de Pierre Leyris, est suivi de notes qui précisent la source des nombreuses citations ou allusions entrant dans le tissu du texte. Le poème se suffit à lui-même et peut se goûter pleinement sans l'aide de cet appareillage. Comme il est vrai aussi que l'usage de celui-ci ne peut manquer d'enrichir la compréhension et la jouissance de l'œuvre. Les lecteurs qui souhaitent « aller plus loin » dans le poème — tant par la prise de connaissance de ces notes que par la mise en relation des deux traductions, entre elles et avec l'original, sont renvoyés à l'ouvrage publié aux Éditions du Seuil : *Poésie* de T. S. Eliot, édition bilingue, traduction de Pierre Leyris, 1947, 1950, 1969.

\*

Un mot enfin sur le titre. « The waste land » n'est pas une expression inventée par le poète, mais une citation, et pas n'importe laquelle : celle d'une nomination. Le terme apparaît maintes fois, et toujours avec valeur d'appellation, à l'intérieur du cycle arthurien de romans en prose des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, comprenant des œuvres écrites d'une part en français, d'autre part en anglais. Dans *La Queste del Saint Graal*, éd. Albert Pauphilet (Classiques français du Moyen Age, Paris, 1923, p. 204) on lit : « Si en avint si grant pestilence et si grant persecucion es deus roiaumes que onques puis les terres ne rendirent as laboureors lor travaux, car puis n'i crut ne blé ne autre chose, ne li arbre ne porterent fruit, ne en l'eve ne furent trové poisson, se petit non. Et por ce a len apelee la terre des deux roiaumes la Terre Gaste, por ce que par cel dolereus cop avoit esté agastie. »

« Gaste » = « gâtée », mot qui jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle a conservé le sens premier de « ravagée », « dévastée ». Le « waste » de l'anglais du Moyen Age est la transposition de son contemporain français « gaste », et « the waste land » voulait dire littéralement « terre dévastée ». Mais « waste » dans l'anglais d'aujourd'hui est resté un mot vivant, et même des plus communs, ce qui fait que « the waste land » aux oreilles actuelles ne manque pas de résonances familières (terrain vague, poubelle et déchet, gaspillage et gâchis). D'évidence en français il n'y a aucun équivalent à l'ensemble formé par ces trois mots. J'ai hésité longtemps entre *La terre vague*, *La terre gâtée* et *La terre gaste*. *La terre vague* est le titre qui s'est présenté au premier jet, et après tout un détour j'y reviens — à cause de ses résonances familières dans le français d'aujourd'hui, et tout en regrettant que ne soit pas conservé dans le titre du poème un lien direct avec la désignation d'origine.

M. V.

' Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis  
vidi in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent :  
Σίβυλλα τί θέλεις ; respondebat illa : ἀποθανεῖν θέλω. '  
For Ezra Pound  
*il miglior fabbro.*

1922

## I. L'ENSEVELISSEMENT DES MORTS

Avril, le mois le plus cruel, fait surgir  
Les lilas de la terre inanimée, entremêle  
La mémoire et les désirs, irrite  
Les racines engourdies, de sa pluie printanière.  
L'hiver nous tint au chaud, recouvrant  
Le sol d'une neige sans souvenir, nourrissant  
De tubercules desséchés un reste de vie.  
L'été nous a surpris ; quand il s'est abattu sur  
le Starnbergersee,  
Ce fut une averse !... Nous nous sommes réfugiés  
sous la colonnade,  
Puis, le soleil revenu, nous sommes allés au  
Hofgarten,  
Nous avons pris le café, bavardé.  
Bin garkeine Russin, stamm' aus Litauen, echt  
deutsch.  
Et quand nous étions enfants, en visite chez  
mon cousin,  
L'archiduc, il m'a emmenée en luge,  
Oh que j'ai eu peur ! Il a dit : Marie,  
Marie, tiens-toi bien. Et nous nous sommes laissés  
descendre.  
Oui, c'est dans les montagnes qu'on se sent libre.  
Je lis, une grande partie de la nuit, et l'hiver  
je vais dans le midi.

Quelles sont les racines qui s'accrochent, les  
branches qui se dressent  
Parmi ces pierres amoncelées ? Fils de l'homme,  
Tu ne peux savoir, ou deviner, tu ne connais  
Qu'une pile d'images cassées, où le soleil tape,  
Où l'arbre mort n'offre pas d'abri, où le grillon  
n'offre pas de secours,  
Où le roc, aride, n'offre pas le bruit de l'eau.



Ville irréelle

Sous le brouillard brun de l'aube, un jour d'hiver,  
Par le Pont de Londres une foule s'écoulait, tant de  
gens,

Je n'aurais jamais cru que la mort eut fauché tant de  
gens.

Des soupirs brefs et espacés s'exhalaient,

Tous les regards étaient cloués au sol...

Elle s'écoulait, montant la côte et descendant King  
William street

Jusqu'à l'endroit où Sainte Marie Woolnoth marque  
l'heure :

Le neuvième et dernier coup de cloche est assourdi.

Là je vis quelqu'un que je connaissais, et l'abordai,  
criant : « Stetson !

« Toi qui étais avec moi sur les navires à Mylée !

« Ce cadavre planté par toi l'an dernier dans ton  
jardin,

« A-t-il levé ? Fleurira-t-il cette année ?

« Ou bien le gel soudain a-t-il défait son lit ?

« Oh ! Tiens à distance le Chien, tu sais, l'ami des  
hommes,

« Avec ses griffes, il risquerait de l'arracher de  
terre !

« Toi ! Hypocrite lecteur... Mon semblable, mon  
frère ! »

## II. UNE PARTIE D'ÉCHECS

A la surface du marbre se reflète, pareille

Au trône poli d'Égypte, la Chaise

Sur laquelle elle est assise... Sur le marbre un  
miroir,

Dont le pied se rehausse de vignes et de grappes

Jouant parmi lesquelles un cupidon doré



Je pense que nous sommes dans l'allée des rats  
Où les morts ont perdu leurs os.

« Ce bruit, qu'est-ce ?

Le vent sous la porte.

« Eh bien, quel est-ce bruit ? Que fait le vent ? »

Rien encore rien

« Est-ce

« Que tu ne sais rien ? Est-ce que tu ne vois rien ? Est-ce que tu ne te souviens de

« Rien ? »

Je me souviens

Those are pearls that were his eyes.

« Es-tu vivante ou pas ? N'as-tu rien dans la tête ? »

Mais

Tiens tiens tiens tiens ce rag chexpirien —

C'est si élégant

Si intelligent

« Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qu'est-ce que je vais faire ? »

« Je vais me précipiter dehors, je vais longer les rues,

« Les cheveux défaits, comme ça... Et demain qu'allons-nous faire ?

« Qu'allons-nous jamais faire ? »

L'eau chaude à dix heures

Et s'il pleut, à quatre heures une voiture fermée.

Et nous allons faire une partie d'échecs,

Serrant nos yeux sans paupières, toc, toc,

Dans l'attente d'un coup à la porte.

Quand le mari de Lilou s'est fait démobilisé, moi, je lui ai dit —

J'ai pas mâché mes mots, je lui ai dit tout net,

MESSIEURS DAMES S'IL VOUS PLAÎT C'EST L'HEURE

A présent qu'Albert revient, faut que tu t'arranges un peu la mine

Il voudra savoir ce que t'en as fait, de l'argent qu'il t'a donné

Pour que tu te fasses faire des dents. Parfaitement !

Qu'on te les enlève toutes, Lilou, qu'on t'y mette un beau ratelier,

Qu'il a dit, bon sang je te jure, je peux plus voir la gueule que t'as.

Et moi, donc ! que je lui ai dit. Quand même, pense un  
peu à ce pauvre Albert,

Ça fait quatre ans qu'il est dans l'armée, il voudra un  
peu s'amuser,

Et si c'est pas avec toi, ça sera avec une autre, que  
je lui ai dit.

Ah, c'est comme ça ? qu'elle a dit. Ouais, c'est comme  
ça, que je lui ai dit.

Bon, bien je saurai qui remercier, qu'elle a dit, en  
m'envoyant un de ces regards.

MESSIEURS DAMES S'IL VOUS PLAÎT C'EST L'HEURE

Si ça te plaît pas, ça sera tant pis pour toi, que je lui  
ai dit.

Y en a qui sauront en profiter si c'est pas toi.

En tout cas si Albert te laisse tomber tu pourras pas  
dire qu'on t'a pas prévenue

Tu devrais avoir honte, que je lui ai dit, d'avoir l'air  
usée comme ça.

(Pensez ! Elle n'a que trente et un ans.)

J'y peux rien, qu'elle a dit, en allongeant le visage.

C'est ces pilules que j'ai avalées, pour le faire descendre,  
qu'elle a dit.

(Ça lui en fait cinq déjà, et avec le petit Georges elle a  
failli crever.)

Le pharmacien a dit que ça irait tout seul, mais je m'en  
suis jamais remise.

Tu es une jolie imbécile, que je lui ai dit.

Enfin, si Albert te fiche pas la paix c'est quand même normal,  
que je lui ai dit.

Pourquoi que tu t'es mariée si tu veux pas d'enfants ?

MESSIEURS DAMES S'IL VOUS PLAÎT C'EST L'HEURE

Juste ce dimanche Albert était rentré, ils avaient un quar-  
tier de lard chaud,

Ils m'ont invitée à déjeuner, ça ne vous dit rien un quar-  
tier de lard chaud ?

MESSIEURS DAMES S'IL VOUS PLAÎT C'EST L'HEURE

MESSIEURS DAMES S'IL VOUS PLAÎT C'EST L'HEURE

Bonsoir Jean. Bonsoir Luce. Bonsoir Paulette. Allez, bon-  
soir.

Allez. Goonight. Goonight.

Bonne nuit, mesdames, good night, sweet ladies, good night,  
good night.



### III. LE SERMON DU FEU

Par-dessus le fleuve, le toit s'est effondré. Les der-  
nières feuilles s'accrochent,  
Enfonçant leurs doigts dans le sol humide. Personne  
Pour écouter le vent qui balaie la campagne désolée.

Les nymphes

S'en sont allées. Douce Tamise,  
Sweet Thames, run softly till I end my song,  
Coule en paix, le temps de ma chanson.  
Le fleuve ne charrie plus bouteilles vides, papiers  
gras,

Mouchoirs de soie, boîtes en carton, mégots,  
Vestiges des nuits d'été. Les nymphes  
S'en sont allées, et leurs amis aussi,  
Fils désœuvrés des directeurs de banque,  
S'en sont allés, sans laisser d'adresse.  
Au bord du Léman je me suis assis, et j'ai pleuré...  
Coule, oh coule, le temps de ma chanson,  
Douce Tamise, je n'en ai pas pour longtemps.  
But at my back... J'entends derrière mon dos  
Dans la bise glacée le cliquetis des os  
Et le ricanement des bouches fendues jusqu'aux oreilles.  
Un rat glisse doucement parmi les herbes,  
Traîne son ventre gluant sur la berge  
Tandis que je suis à pêcher dans l'eau glauque  
Du canal, un soir d'hiver, derrière le réservoir à gaz,  
Méditant sur le naufrage du roi mon frère  
Et sur le sort du roi mon père mort avant lui.  
De blancs corps nus s'étalent sur le sol trempé ;  
Les os en tas jetés dans cet étroit grenier  
Ne bruissent que sous les pas des rats, d'année en  
année.

But at my back from time to time I hear  
Mais derrière moi de temps en temps j'entends  
Le bruit des cylindres et les claxons  
Qui uniront Porchon  
A M'ame Godille quand viendra le printemps.  
O comme la lune brille sur M'ame Godille  
Et sur sa fille  
Elles lavent leurs pieds  
Dans l'eau de seltz et ça pétille

*Et O ces voix d'enfants, chantant dans la coupole !*

Tui Tui Tui  
Cri Cru Cri Cru Cri Cru  
Si brutalement forcée  
Terée

Ville irréelle  
Sous le brouillard brun, midi, un jour d'hiver,  
Monsieur Eugénidès, négociant de Smyrne,  
Mal rasé, la poche pleine de raisins de Corinthe,  
Franco de port et d'emballage jusqu'à Londres,  
M'a invité, dans un français douteux, facture en main,  
A déjeuner au Cannon Street Hotel  
Puis à passer le week-end au Métropole.

A l'heure violette, dans les bureaux quand les épaules  
se décollent,

Que les yeux se dévissent, que le moteur humain  
Comme un taxi dans l'attente, palpite,  
Moi Tirésias, bien qu'aveugle, palpitant entre deux  
vies,

Vieillard aux mamelles plissées, je puis voir  
A l'heure violette, l'heure de la tombée du soir  
Qui ouvre le chemin de la maison, arrache  
Le pêcheur à la mer, le ramène chez lui,  
La dactylo chez elle, au moment de dîner  
Range les restes du petit déjeuner,  
Allume le gaz, ouvre une boîte de conserve.  
Sur le rebord de la fenêtre périlleusement  
Tendues, effleurées par les derniers rayons  
Du soleil qui se couche, ses combinaisons sèchent ;  
Sur le divan (la nuit son lit) s'offrent en tas  
Pantoufles pull-overs soutiens-gorges et bas.  
Moi Tirésias, vieillard aux mamelles frippées,  
J'ai vu la scène. Et j'ai prévu le reste —  
J'ai attendu moi aussi l'hôte de ce jour.  
Le voici, le jeune homme furonculeux, petit clerc  
D'agence de location, il arrive, lance  
Un regard hardi ; son air d'outrecuidance  
Le coiffe, le pauvre hère,  
Comme un haut-de-forme un profiteur de guerre.  
Le moment lui paraît au plus haut point propice :

Le repas se termine, elle est lasse, elle s'ennuie ;  
Il amorce l'affaire au moyen de caresses  
Qu'elle ne désire guère et ne repousse pas.  
Avec fougue aussitôt il se lance à l'assaut.  
Ses mains s'aventurent sans heurter de barrière ;  
Son ardeur n'éveille, en elle, aucun écho,  
Il ne demande rien mieux que l'indifférence,  
(Et moi, Tirésias, avec douleur, ai pressenti  
Tout ce qui s'est passé sur ce divan ou lit ;  
Moi qui avais siégé à Thèbes devant les murs,  
Erré parmi les plus profonds d'entre les morts),  
Donne un dernier baiser légèrement protecteur,  
Cherche à tâtons la première marche de l'escalier...

Elle se retourne, s'examine dans la glace,  
Son amant s'en est allé, et puis après ?  
Une pensée s'ébauche et court dans son cerveau :  
« Eh bien ça y est, heureusement que c'est fini. »  
*When lovely woman stoops to folly, va*  
De long en large dans sa chambre, seule,  
D'un geste machinal arrange ses cheveux,  
Choisit un disque, remonte son phono.

« Cette musique m'arrive sur la surface des eaux »  
Et tout le long du Strand, de Queen Victoria Street.  
O ville ! Il m'est parfois donné d'entendre  
A l'entrée d'un bistro rue de la Basse Tamise  
L'aimable nasillement d'une mandoline,  
Le tapage, et les éclats de voix des poissonniers  
Qui, à midi, se désaltèrent ; l'église du Grand-Martyr  
A quelques pas de là, recèle dans ses murs  
L'indicible splendeur d'une rangée de colonnes, blanc  
et or.

Le fleuve sue  
L'essence et le goudron  
Les chalands refluent  
Avec la marée  
Voiles rouges  
Immenses  
Sous le vent, hissées au lourd espar  
Les chalands longent  
Les troncs en dérive

Passé Greenwich, voguent  
Par-delà l'Ile des Chiens

Trayalala laya  
Tralala layalala

Elizabeth et Leicester  
Rames battantes  
La poupe avait la forme  
D'un coquillage d'or  
Rouge et or  
La houle vive  
Éclaboussait les bords  
Emportées vers la mer  
Par le vent du Sud-Ouest  
Cloches carillonnantes  
Blanches tourelles

Trayalala laya  
Tralala layalala

« Des trams, des arbres poussiéreux. Highbury,  
C'est là que je suis née. Richmond et Kew  
Ont brisé mes années. Passé Richmond j'ai levé  
les genoux,  
Étendue sur le dos au fond d'un canoé. »

« Mes pieds sont à Moorgate, mon cœur  
Est sous mes pieds. Après toute cette histoire  
Il a pleuré. On va refaire  
Notre vie, a-t-il promis.  
Je n'ai rien dit. De quoi lui en voudrais-je ? »

« Aux Sables de Margate  
Rien pour moi ne correspond  
A rien  
Au bout des doigts sales les ongles cassés  
Gens de chez moi, humbles gens qui ne s'attendent  
A rien. »

la la

Puis à Carthage je vins

Brûlant brûlant brûlant brûlant  
O Seigneur Vous m'arrachez  
Seigneur Vous m'arrachez

brûlant

#### IV. LA MORT PAR L'EAU

Phlébas le Phénicien, mort depuis quinze jours,  
A oublié le cri des goélands, la houle,  
Les pertes et les profits.  
Un courant sous-marin  
A grignoté ses os à petit bruit. Au cours  
De son ascension et de sa chute, il a croisé  
Les étapes de son âge et sa jeunesse  
Pénétrant le tourbillon.  
Juif ou Gentil  
O toi qui tiens la barre, le regard au vent, songe  
A Phlébas — ce fut jadis un bel homme, de haute  
taille, comme toi.

#### V. CE QU'A DIT LE TONNERRE

Après le feu des torches sur les fronts ruisselants  
Après le silence de gel dans les jardins  
Après le supplice dans les espaces rocaillieux  
Les clameurs les sanglots  
Palais et prison — et la réverbération  
Du tonnerre de printemps par-delà les montagnes lointaines  
Celui qui fut vivant maintenant s'en est allé  
Nous qui fûmes vivants maintenant nous en allons  
Avec un peu de patience.

Ici il n'y a pas d'eau seulement le roc  
Le roc point d'eau la route sablonneuse  
La route s'enroulant sur le flanc des montagnes  
Sur les montagnes il n'y a pas d'eau seulement le roc  
S'il y avait de l'eau nous nous arrêterions pour boire  
Au milieu des rochers on ne peut ni s'arrêter ni croire

La sueur est sèche les pieds s'enlisent dans le sable  
Si seulement il y avait de l'eau parmi le roc  
Montagnes mortes dents cariées bouche qui ne peut cracher  
Ici on ne peut être debout ni assis ni couché  
Y aurait-il encore le silence dans les montagnes  
Mais le tonnerre résonne stérile il n'apporte pas la pluie  
Y aurait-il encore la solitude dans les montagnes  
Mais par milliers les faces rouges ricanent et grondent  
Aux portes des maisons de terre craquelée

S'il y avait de l'eau

Sans qu'il y ait le roc  
S'il y avait le roc  
Et aussi de l'eau  
Une source  
Une mare creusée dans le rocher  
S'il y avait le bruit de l'eau seulement  
Pas la cigale  
Pas l'herbe sèche qui chante  
Mais le bruit de l'eau coulant sous un rocher  
Là où la grive-ermite chante dans les pins  
Goutte à goutte goutte à goutte goutte goutte  
Mais il n'y a pas d'eau

Qui est ce troisième qui marche à côté de toi ?  
A nous compter, il n'y a que toi et moi, n'est-ce pas ?  
Mais lorsque je regarde en avant sur la route blanche  
Il y en a toujours un autre qui sans bruit te côtoie,  
Glissant, drapé de brun, la tête dans un capuchon  
Je ne sais si c'est un homme ou une femme  
... Mais qui est-ce de l'autre côté de toi ?

Quel est ce bruit haut dans les airs  
Ce murmure cette lamentation maternelle  
Quelles sont ces hordes encapuchonnées qui fourmillent  
Par les plaines sans fin, culbutant dans les fissures  
De la terre, cerclée par le seul horizon  
Quelle est la ville par-delà les montagnes  
Éclate se recompose et saute en mille morceaux dans  
l'air violet

Tours croulantes  
Jérusalem Athènes Alexandrie  
Vienne Londres  
Irréelles

Une femme a tendu ses souples cheveux noirs  
Frappé une musique douce sur ces cordes  
Dans la lumière violette les chauves-souris aux visages  
de bébés

Battant des ailes, ont sifflé  
Rampé, la tête en bas, vers le bas de la muraille noire  
Sens dessus dessous dans l'air flottent les tours,  
Sonnent les cloches, qui scandent le passé, marquent  
l'heure

Et O ces voix dont le chant jaillit des citernes vides  
et des puits abandonnés !

Dans ce trou carié parmi les montagnes,  
Sous la lune qui pâlit, par-dessus les tombes  
Délabrées, tout autour de la chapelle vide  
Qui contient seulement le vent, qui n'a pas de fenêtre  
Et dont la porte branle, l'herbe chante.  
Les os desséchés ne peuvent faire de mal à personne.  
Seul un coq dressé sur la charpente  
Co co rico co co rico  
Dans un éclair. Puis une rafale humide  
Apportant la pluie.

Le Gange était bas, les feuilles molles  
Attendaient la pluie, pendant que les nuages noirs  
Se rassemblaient, au loin, sur Himavat.  
La jungle, repliée dans le silence, dormait.  
Alors parla le tonnerre  
DA

*Datta* : qu'avons-nous donné ?  
Amie — le sang giflant mon cœur  
L'audace inouïe d'une capitulation consommée  
Dans l'espace d'un instant  
Que mille ans de raison ne sauraient racheter  
Par cela, cela seulement, nous avons existé —  
Qu'on chercherait en vain dans nos nécrologies  
Ou dans les souvenirs que file l'araignée  
Consolatrice, ou sous les sceaux que rompt  
Le notaire aux longs doigts dans nos appartements  
Vides

DA  
*Dayadhvam* : j'ai entendu la clef  
Tourner une fois dans la serrure une fois seulement

Nous pensons à la clef chacun dans sa prison  
En pensant à la clef chacun fait sa prison  
A la tombée du soir seulement, une rumeur venant de haut  
Ranime, pour un instant, un Coriolan brisé

DA

*Damyata* : la barque a obéi,  
Gaîment, à la main habile  
Au maniement des rames et des voiles  
Sur la mer calme, gaîment  
Ton cœur eût obéi  
A la main maîtresse, l'invitant à battre.

Assis sur le rivage,

Pêchant, la plaine aride s'étendant derrière mon dos  
Mettrai-je au moins de l'ordre dans mes terres ?  
London Bridge is falling down falling down falling down  
*Poi s'ascose nel foco che gli affina*  
*Quando fiam uti chelidon* — Vole O hirondelle  
*Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie*  
De ces fragments j'ai étayé mes ruines  
Tope là. Jérôme est redevenu fou.  
Datta. Dayadhvam. Damyata.

Chantih chantih chantih

*The Waste Land* © Faber and Faber Ltd, 1940